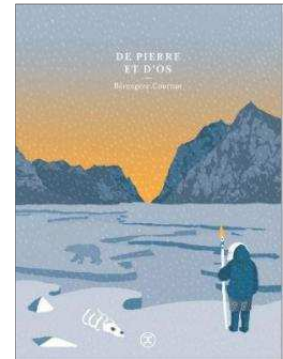


**Texte de présentation du prix Marcel-Aymé 2020 décerné à Bérengère Cournut pour *De pierre et d'os* (Le Tripode),  
par Paul Mercier, membre du jury :**

« Madame, le jury a décidé d'attribuer le prix Marcel-Aymé 2020 à *De pierre et d'os*. Votre roman aurait pu aussi bien s'intituler « Uqsurlalik », puisque ce nom figure déjà en première page et se retrouve en fin d'épilogue, page 220. Le terme de roman, qui n'est pas mentionné en page de titre, interroge d'emblée le lecteur : a-t-il entre les mains un authentique roman, un document ethnologique romancé ou un ouvrage de vulgarisation pour un public non averti ? Cette question initiale perd très vite de son importance, dès que l'on a commencé à lire. Plus on avance dans la lecture, plus ce personnage féminin, qui emploie le « je », nous rend sensibles les faits et gestes de sa vie quotidienne, de son entourage, de son milieu naturel. Tout cela ne serait presque rien sans l'accès à son univers spirituel, à l'imaginaire qui lui permet de dépasser les fractures successives de son existence de femme et d'Inuit. Le plaisir de lire, le charme d'un récit se nourrissent de faits précis et d'événements liés à l'apprentissage de la vie et de la survie en milieu hostile. L'intrigue prend alors une couleur épique, celle de la conquête ininterrompue d'une identité personnelle, à la suite des effractions causées par les accidents de la vie. La répétition de telles perturbations demande à cette étrange Pénélope de se ressaisir durablement pour faire face à son destin, sans jamais se permettre de baisser les bras. La suite de ces épreuves constitue la trame d'une épopée, de l'aventure d'une anti-héroïne en quelque sorte, l'exaltation grandiose étant heureusement épargnée au lecteur. Une écriture fluide, captivante même, se caractérise par une absence de recherche stylistique et par sa précision factuelle. Les péripéties de l'intrigue font parfois penser à l'atmosphère des romans des paysans du Cantal, sous la plume de Marie-Hélène Lafon, avec la profondeur d'une empathie sincère.



Un Franc-Comtois se doit de prendre quelque distance avec les réminiscences qui lui viennent à l'esprit à propos de la vie des Esquimaux et de ses connaissances de la banquise. *Inuk*, l'ouvrage d'un missionnaire originaire de Malbuisson, a connu jadis un large succès dans la région ; la Vallée des rennes, à Prémamanon, a vu le jour grâce aux efforts de Paul-Émile Victor, elle reste indissociable de l'Espace des mondes polaires ; Bernard Clavel a choisi le Grand Nord canadien pour cadre géographique dans plusieurs de ses romans ; *Les Derniers rois de Thulé*, de Jean Malaurie, passe, aux yeux des érudits, pour un témoignage irréprochable sur la vie et le déclin de la culture des Esquimaux du Groenland. Toutefois, ces références, si elles étaient trop sollicitées, risqueraient d'encombrer la lecture de ce roman. En effet, la culture dont vous nous faites la peinture n'a peut-être jamais existé, même avant la venue des premiers explorateurs arctiques. Que reste-t-il, aujourd'hui, d'une telle culture, nous dit-on de toute part, devenue largement américanisée, motorisée, alcoolisée, sans qu'il soit besoin d'insister sur les ravages du réchauffement climatique sur la banquise... ? Cette culture des chasseurs nomades autour de l'Arctique est donc, avec ce livre, à recevoir comme une récréation poétique, comme une fiction imaginaire qui ne relève plus de la datation d'une époque déterminée. Le charme du livre tient justement à la remarquable assimilation de ses sources documentaires, à son évitement d'un pédantisme savant ou magistral, à l'absence de surcharges culturelles explicatives. Le souci d'un savoir « bien documenté » n'a pas le droit de s'afficher en vitrine, sa validation n'est pas convoquée et le narrateur ne s'autorise jamais de critiquer la bonne foi de celle qui apporte son témoignage. Il convient donc d'aborder ce livre comme un roman, comme une œuvre de fiction et de prendre du plaisir à lire « ce roman d'aventure et de sagesse », ainsi que l'annonce la quatrième de couverture. D'ailleurs, cette impression de découverte et d'authentique contact humain ne se dément pas jusqu'à l'épilogue final.

Vous avez souhaité poursuivre le jeu avec le lecteur en ajoutant « un cahier de photographies ». Il est précédé d'une brève présentation de l'origine de son projet, de ses lectures et des sources des images accompagnées de leurs crédits photographiques. Ces clichés confèrent une allure de vraisemblance et de permanence à ce qui peut passer pour le témoignage, voire la longue confession d'une femme se rappelant les moments cruciaux de son existence. S'agit-il d'un piège tendu au lecteur pour l'égarer en direction d'un documentaire véridique ou seulement d'un leurre facile à détecter en vue seulement d'accroître et de prolonger l'illusion de l'enchantement qui a traversé sa lecture ? En d'autres termes ce cahier a-t-il sa place ici ou n'est-ce qu'un ornement *gratuit* et, à la limite, déplacé ? « À l'origine du roman *De pierre et d'os*, il y a la découverte fortuite, en 2011, de minuscules sculptures inuit en os, en ivoire, en pierre tendre, en bois de caribou... », nous apprend Madame Cournut, page 223, lors d'une brève remarque sur la genèse de ce livre.



Le titre du roman découle donc de ces sculptures, dont on s'étonnera de ne pas trouver ici quelque agrandissement reproduit ou quelque dessin stylisé. Les photos choisies écartent ainsi la représentation d'une sculpture. Une autre idée vient alors à l'esprit, celle du *Musée imaginaire* cher à d'André Malraux. Ce « concept » renvoie à l'idée de *fabrique* d'œuvres d'art à partir de reproductions photographiques : l'une des opérations consiste à découper, à l'aide de ciseaux, les documents à sa disposition pour mieux les ordonner et en sélectionner les détails selon son inspiration. Comment avez-vous procédé pour la sélection de vos documents ? Dans quelle mesure avez-vous subi un jour l'envoûtement de cet écrivain inspiré ? Vous vous êtes très peu exprimée là-dessus, semble-t-il. Donner vie à des personnages imaginaires et accréditer l'idée que le roman – et par suite l'art en général – se présente comme un moyen d'affirmer que la méditation sur les œuvres d'art « transcende une condition humaine de mortels ». Cette pensée se marie avec l'idée du musée imaginaire, en prenant la distance souhaitée avec la matérialité de l'objet conservé pour n'en garder que la « chose mentale ». La contemplation de minuscules sculptures par l'auteure mettra près d'une dizaine d'années à germer pour se métamorphoser en un roman puissant.

Les poèmes et les chants chamaniques proviennent-ils aussi d'archives ou émanent-ils de la seule fiction romanesque ? L'auteure se laissant toujours oublier derrière son héroïne (et les autres personnages du clan), cette question tombe rapidement d'elle-même par la magie de la narration. Elle devient vite *ipso facto* sans importance. Il suffit de se laisser porter par une histoire riche en événements et par une écriture aussi limpide qu'un long fleuve tranquille au fil des saisons pour ne plus s'en préoccuper.

Le livre se lit comme un roman d'apprentissage aux différents âges de la vie dans un environnement hostile. Il montre les efforts pour survivre dans un milieu glacé et dangereux, peuplé d'animaux, d'esprits et d'hommes parfois mauvais. Le passage de l'adolescence à la vie adulte, la création de liens familiaux et la réinscription dans des rapports claniques s'opèrent par des ruptures et des reconstructions identitaires lentes et délicates. Ces fractures parviennent à se cicatrifier avec la fuite du temps avec les nécessités de la transmission aux générations suivantes des techniques de survie et des principes vitaux.

*De pierre et d'os* se présente en même temps comme un roman d'initiation au chamanisme. Les personnages évoluent dans une ambiance fantastique et onirique où le rêve se mêle à la réalité. La femme chamane s'unit à « l'homme-lumière », un esprit bienveillant, les morts récents se réincarnent dans les nouveau-nés, tous vivent plusieurs vies. La magie est naturelle dans ce paysage surnaturel. Le récit s'accompagne « naturellement » de chants traditionnels que rien ne doit permettre d'assimiler à du folklore, à des traditions devenues désuètes. La pleine réussite du livre tient sans doute aussi à l'insertion heureuse de ces poèmes et à la tonalité de la spiritualité qui les anime.

Le personnage principal de ce livre est une *héroïne*, une femme, qui lutte pour s'affirmer comme membre actif de son groupe social. Elle assume sa place dans sa communauté, sans songer un instant à abdiquer sa féminité. En ce sens, ce roman, aux arrière-pensées ethnographiques par ses sources, se lit à la fois comme un roman féministe et un roman d'aventure.

Voici donc un très beau roman, qui ne manque pas d'ambitions, mais qui se retient de les afficher d'une manière provocatrice aux yeux du lecteur. Tact et pudeur dans la narration, maîtrise de l'écriture dans la conduite du récit, *De pierre et d'os* est à prendre avant tout comme un roman dont la lecture se révèle, à l'usage, agréable et passionnante. En outre, ce texte permet de mieux *sentir* combien la place de l'imaginaire est centrale dans toute culture, celle des Inuit, celle de nos ancêtres lointains, tout comme celle de nos contemporains, hommes et femmes.



**Texte de présentation du prix Lucien-Febvre 2020 décerné à Jean-Claude BARBEAUX, pour *Cheval comtois*. Photographies de Jack VARLET (Éd. du Sékoya), par Aurélie Carré, Présidente du jury :**

« Tout laisse présager que l'année 2020 occupera une place à part dans la mémoire de celles et ceux qui l'auront vécue. Une année où l'Homme aura sans doute eu l'occasion de s'interroger comme jamais sur son lien et ses interdépendances avec l'ensemble du monde vivant, tandis qu'un battement d'aile de papillon à l'autre bout de la planète déclenchait incrédulいたé, stupeur et tremblements. À moins que notre agent du chaos ne soit plutôt chauve-souris, pangolin ou vison... ? Bref, la science nous le dira...



Toujours est-il que ce printemps fut pour beaucoup propice à la méditation sur nos liens distendus à la nature, alors que nous étions témoins des tentatives – parfois insolites – de reconquête de la faune sauvage sur des territoires urbains soudain désertés de tout flux motorisé.

Jean-Claude Barbeaux et Jack Varlet étaient très loin de deviner que leur ouvrage *Cheval comtois*, publié en février dernier, nourrirait l'imaginaire confiné des jurés de l'ALAC. L'attrait pour les grands espaces, les perspectives verdoyantes et la force tranquille de leur sujet ne sont sans doute pas pour rien dans le choix du prix Lucien-Febvre, récompensant les ouvrages historiques et documentaires, qui sera cette année décerné à un équipage 100 % comtois : du cheval à l'auteur, en passant par le photographe et l'éditeur !

Au fil d'une histoire qui remonte en Séquanie, cet ouvrage brosse le portrait du cheval en Franche-Comté, pour s'attarder sur une figure encore emblématique de nos paysages : le cheval comtois. Ce livre ne s'adresse pas seulement aux inconditionnels du cheval comtois et du retour à l'agriculture écologique, mais aussi plus largement aux amoureux des chevaux, de la nature, ou encore de l'histoire des paysages.

Restituant avec passion le fruit de ses recherches, Jean-Claude Barbeaux ne raconte pas seulement l'histoire du cheval comtois et des pionniers de sa renaissance. Il évoque sa vie quotidienne et celle des éleveurs. Il démontre surtout comment un cheval de trait comtois conserve la capacité de toujours nous être utile, dans nos vies du XXI<sup>e</sup> siècle.

Le propos est rendu particulièrement vivant, tout au long de ses 190 pages, par la qualité éditoriale de l'ouvrage et la richesse de la campagne photographique qui lui est liée : pendant près d'un an, le photographe Jack Varlet est allé au plus près des éleveurs, pour saisir le Comtois dans tous ses états et sous toutes ses coutures.

À la croisée entre nature et culture, patrimoine populaire et patrimoine immatériel, cette enquête sur l'univers du cheval comtois révèle ses figures tutélaires, comme Léonel de Moustier ou encore Paul Bobillier, ses savoir-faire, ses traditions, ses rites... L'histoire d'un élevage prend la tournure d'une aventure humaine, illustrée par plus de 150 photographies originales en couleurs, à la valeur ethnographique autant qu'esthétique.

Malgré un sujet qui pourrait sembler rebattu, l'originalité, la richesse et l'intérêt de cet ouvrage tiennent tout spécialement à l'équilibre entre sa dimension résolument pluridisciplinaire et anthropologique, visant à explorer au mieux les diverses facettes de son sujet d'étude, sa riche iconographie, mêlant sources documentaires et clichés originaux, ainsi que sa forme, qui ne le réserve pas à un lectorat d'experts. Gageons donc que ce joli livre de synthèse saura gagner les cœurs d'un large public !

*« On le remarque à son panache blanc. Robe alezane et crins blancs, sa silhouette charme, son allure séduit, son caractère apaise. Il s'impose alors comme la première des races de chevaux de trait français. À la fin, on ne remarque pas seulement son panache blanc, on se rallie à lui ! »*